

LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ

Ⓞ BEST-OF
20 SUCCÈS
VERSIONS ORIGINALES



CD COLLECTOR
ÉDITION ILLUSTRÉE

PolyGram
Collections

LES GÉANTS DE LA CHANSON

LA COLLECTION LES GEANTS DE LA CHANSON est éditée par PolyGram Collections, une division d'Universal Music France, Société par Actions Simplifiées au capital de 36.000.000 €, immatriculée au Registre du Commerce et des Sociétés de Paris, sous le numéro B 414 945 188, dont le siège social est situé au 20/22 rue des Fossés Saint Jacques - 75005 Paris.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Olivier Nusse - **COMITÉ DE DIRECTION :** Olivier Nusse, Président Directeur Général – Sébastien De Gasquet, Directeur Général Adjoint - Patrick Picaud, Directeur Général Adjoint - **DIRECTEUR DÉPARTEMENT KIOSKS :** Romain Delnaud - **DIRECTEUR MARKETING :** Patrick Yamine - **CHEF DE PROJET :** Éric Monnier - **BUSINESS AFFAIRS :** Catherine Noton, Theresa Le, Manuela Matos (Barclay) ; Charline Fret (PolyGram Collections).

AUTEUR DES TEXTES : Bertrand Dicale - **MASTERING :** Vincent Malet - **FABRICATION :** Anne Carlier, Stéphane Sidzina, Christine Bovio - **RECHERCHE ICONOGRAPHIQUE :** Camille Bitaud - **DESIGN :** 2Pop - **PHOTOGRAVURE :** Paris Flash Imprim'

REMERCIEMENTS : Marie-Christine Ferré, Mathieu Ferré, Andrée Lebrun, Natacha Damien, Daphné Rouzerol Douglas, Nicolas Jolly-Chatenier, Alexandre Leclerc, Carole Larue, Nicolas David, Stéphanie Bailly (USM) ; Hervé Lavergne, Pascale Sensarric (Le Monde) Caroline Gouin, Delphine Lichtensteger (Télérama) ; Olivier Van Bellinghen (2Pop).

IMPRIMÉ PAR : G. Canale & C. S.p.A. (Italie) - **DÉPÔT LÉGAL :** Mars 2017

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES : Couverture : © Alain Marouani ; Page 4 : © MUUS / SIPA ; Page 6 : © Dany Gignoux / Gamma ; Page 8 : © Jean-Pierre Sudre / Leemage ; Pages 11 : © Gérard Bloncourt / Rue des Archives ; Page 16-17 : © Alain Marouani ; Page 18 : © Alain Marouani ; Page 20 : © Alain Marouani ; Page 23 : © Geneviève Van Haecke / Roger Viollet

L'éditeur se réserve le droit d'interrompre la publication de la collection en cas de mévente. Chaque volume est constitué d'un CD et d'un livret indissociables ne pouvant être vendus séparément. © & © 2017 PolyGram Collections, une division d'Universal Music France.



LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ

SOMMAIRE

UNE VIE D'ARTISTE	P. 4
LE JOUR OÙ...	P. 10
PAROLES ET MUSIQUES	P. 12
TOUT UN UNIVERS	P. 18
PORTRAIT D'UNE PERSONNALITÉ	P. 22
DANS VOTRE CD	P. 24

LÉO FERRÉ, LE POÈTE AU DRAPEAU NOIR

Immense auteur, compositeur et interprète puisant dans l'énorme patrimoine de mots et de musique hérité des siècles précédents, il est aussi un chantre de la révolte et de l'anti-conformisme.

« Ce cri qui n'a pas la rosette / Cette parole de prophète / Je la revendique et vous souhaite / Ni Dieu ni maître » : pendant des années, chaque fois que Léo Ferré, en scène, chante *Ni Dieu ni maître*, des clameurs montent de la salle. Dans le jeune et turbulent public s'agitent même, souvent, des drapeaux noirs.

Le chanteur approche de ses soixante ans mais il est une idole des adolescents qui veulent un autre monde. Certes, en Mai 68, il n'était pas dans la rue pendant la fameuse nuit des barricades qui a embrasé le Quartier latin, mais il compte parmi les quelques adultes qui comprennent les gamins jetant des pavés sur les CRS. En outre, il leur donne des chansons. Longtemps, dès lors, ses concerts seront hachés de clameurs et de slogans.

Ce n'est sans doute pas le moindre des paradoxes de Léo Ferré, immense auteur, compositeur et interprète, mais également personnage d'une dimension romanesque spectaculaire, voyageant dans son siècle avec passion, avec feu, avec engagement, aussi prompt à l'enthousiasme qu'à la colère, à l'admiration qu'à la détestation. D'ailleurs, quand les jeunes gens d'après Mai 68 font de lui un des héros de

l'anarchie, savent-ils que Léo Ferré est citoyen monégasque, fils d'un cadre de la Société des Bains de Mer, élevé chez les curés et diplômé de Sciences-Po ? Né à Monaco en 1916, sa trajectoire d'enfance et de jeunesse est à la fois tragique et radieuse, notamment avec un sombre séjour de huit ans dans un pensionnat religieux en Italie et une dévorante passion pour la musique. Il chante, apprend le piano, le piston et la composition – à quatorze ans, il signe ses premières œuvres ; à vingt ans, il est critique musical pigiste pour *Le Petit Niçois*.

Or son père refuse qu'il entre au Conservatoire et il part en traînant les pieds faire des études qui devraient le mener à une carrière de fonctionnaire. Mais survient la guerre. Démobilisé après une carrière militaire sommaire comme aspirant dans les tirailleurs algériens, il se met à beaucoup composer, met en musique des textes du poète René Baer (notamment *La Chambre* et *La Chanson du scaphandrier*, qui seront plus tard des succès), s'installe comme fermier avec son épouse Odette, rencontrée pendant l'exode, travaille à Radio Monte-Carlo... Édith Piaf, de passage à Monaco, l'incite à aller tenter sa chance à Paris.

UN ORATORIO À L'OPÉRA

Il a trente ans quand il commence à y courir les cabarets. Ce sont des années de mouise et d'incertitudes dont parle une des premières chansons qu'il enregistrera, en 1951, *La Vie d'artiste*, sur des paroles écrites avec Francis Claude, le patron du cabaret Milord l'Arsouille : « Cette fameuse fin du mois / Qui depuis qu'on est toi et moi / Nous revient sept fois par semaine (...) Et mon succès qui ne vient pas / Et notre pitance incertaine. » Désormais, c'est avec Madeleine qu'il partage sa vie. Il la rencontre en 1950 et elle devient sa muse, l'encourageant sans relâche dans ses multiples tentatives artistiques.

Car Léo Ferré se cherche encore. Comme les chanteurs de la Belle Époque, il évoque un

Paris mythologique de mauvais garçons et de plaisirs prolétaires, tout en critiquant avec une violence haute en couleur la modernité qui déferle sur la France. Il écrit des pièces radio-phoniques, comme *De sacs et de cordes*, avec Jean Gabin dans le rôle du récitant et une poignée de chansons qui ont notamment pour interprètes Les Frères Jacques – *Le Bateau espagnol*, *L'Inconnue de Londres*, *Barbarie...* Le prince Rainier lui ouvre l'Opéra de Monte-Carlo pour une soirée, au cours de laquelle il présente avec orchestre symphonique et chœur son oratorio sur *La Chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire.

À partir de *Paris canaille*, en 1953, l'horizon s'éclaire : il a moins de succès que ses interprètes, Catherine Sauvage (qui interprétera cinquante-



Avant de prendre la voie de la chanson populaire, Léo Ferré est fasciné par la musique classique. Devenu une star, il prendra l'habitude de diriger des orchestres symphoniques, comme ici à Montreux en 1975

cinq de ses chansons et que l'on surnomme « la voix Ferré »), Juliette Gréco, Renée Lebas ou Germaine Montero, mais il gagne enfin convenablement sa vie. *Monsieur William*, *Graine d'Ananar*, *Pauvre Rutebeuf*, *Le Guinche* frappent la critique, séduisent les autres interprètes mais ne lui gagnent que très lentement un nouveau public.

Ses passages dans les music-halls ne sont pas des succès, ses dernières tentatives dans le domaine de la musique savante sont des échecs, son recueil de poésies *Poète... vos papiers !* n'éveille guère l'attention... Mais il s'installe dans un statut particulier en 1957 avec l'album qu'il consacre aux poèmes de Charles Baudelaire pour célébrer le centenaire de la parution des *Fleurs du mal*.

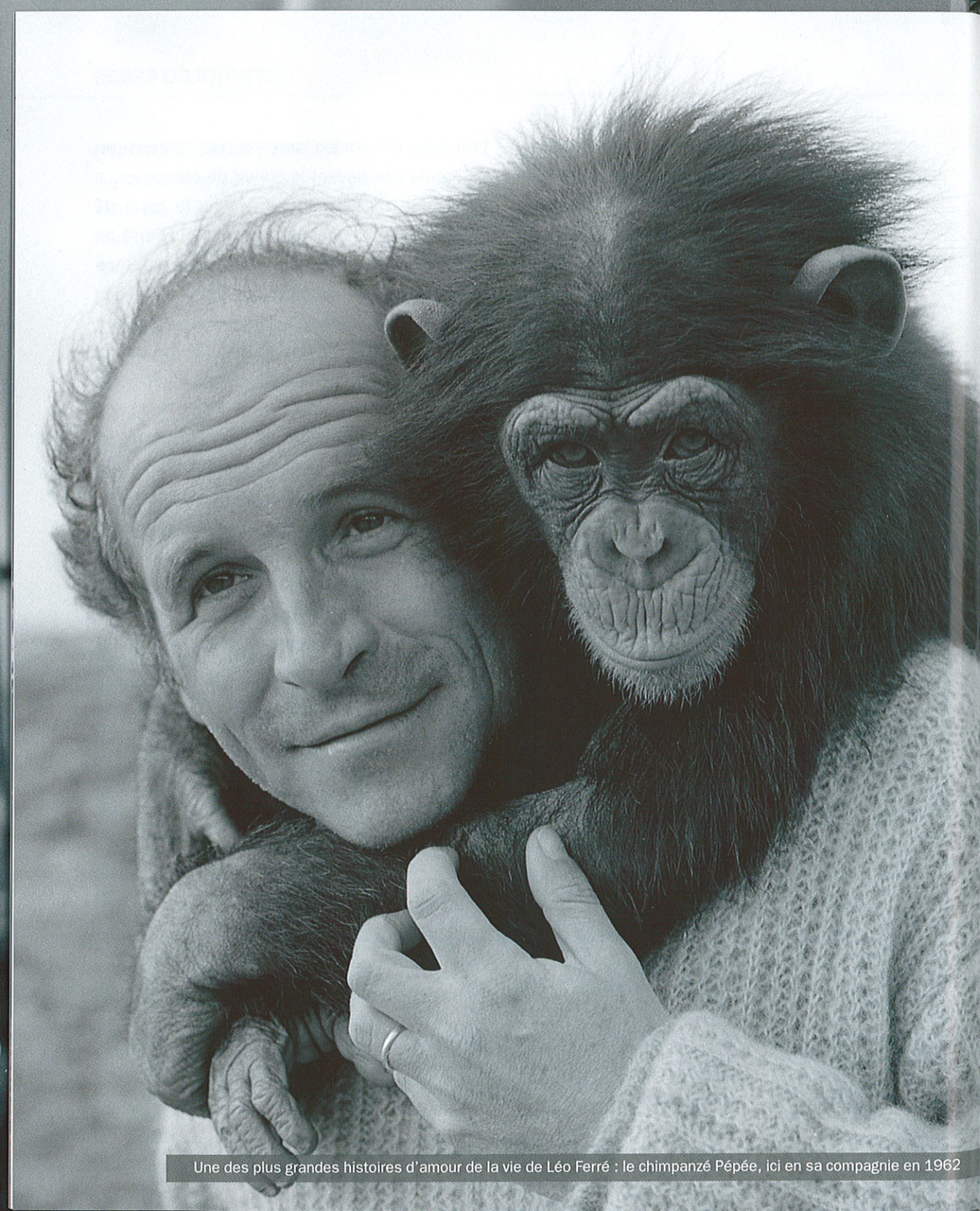
Après Baudelaire en 1957, Ferré enregistre Aragon en 1961 – gros succès commercial et critique. Quelques mois plus tôt, il avait enregistré *Jolie môme*, qu'il a écrite et composée : « T'es toute nue sous ton pull / Y'a la rue qu'est maboule / Jolie môme / T'as ton cœur à ton cou / Et l'bonheur par en dessous / Jolie môme / T'as l'rimmel qui fout l'camp / C'est l'dégel des amants / Jolie môme. » La chanson est un succès énorme, dans la version de Léo Ferré comme dans celle de Juliette Gréco, mais aussi dans de nombreuses versions instrumentales.

LA MORT DE PÉPÉE

Il vit enfin dans une certaine aisance, s'offre une bohème de luxe. Ferré secoue les normes et les manières de la chanson, joue avec jubila-

tion avec les limites admises par la censure, ne recule pas devant le plaisir de provoquer... Mais une tragédie survient avec la mort de Pépée, la femelle chimpanzé dont Léo Ferré dit qu'elle est sa fille. Au début du printemps 1968, le chanteur a quitté Madeleine après des années de crises, après des années d'un lent désamour. Il la laisse seule dans leur château de Pechrigal, dans le Lot. Seule dans cette immense demeure avec une arche de Noé : des chiens, des chats, des moutons, un cochon, un poney et plusieurs singes. Parmi eux, donc, Pépée. C'est une femelle chimpanzé adulte de neuf ans, devenue jalouse, violente, imprévisible. Pépée détruit la vaisselle, casse des meubles, grimpe sur le toit du château et brise les tuiles, pique d'inexplicables colères que seul Léo Ferré sait calmer – et encore. Peu à peu, tous leurs amis ont déserté le château de Pechrigal, effrayés par ce chimpanzé plus fort qu'un homme adulte et totalement ingérable. Pour Ferré, Pépée est à la fois un amour et une prison.

Or Pépée s'est blessée. Le chimpanzé ne se laisse plus approcher. Les assistants d'un vétérinaire constatent, de loin, que la gangrène semble s'être installée dans sa plaie mais elle est impossible à soigner. Pépée est devenue vraiment dangereuse et son agonie risque d'être atroce. Alors Madeleine, seule et dépassée, appelle un voisin chasseur qui abat Pépée et plusieurs autres animaux. La tragédie nourrira la chanson *Pépée* et Ferré entre dans une période de ferveur créatrice sans relâche.



Une des plus grandes histoires d'amour de la vie de Léo Ferré : le chimpanzé Pépée, ici en sa compagnie en 1962

Le grand vent qui souffle autour de Mai 1968 fait de lui le chantre de l'anarchie en un temps où l'anarchie a un poids énorme dans l'univers mental des jeunes générations. Alors qu'il est le seul artiste de plus de cinquante ans à être entendu de la jeunesse la plus radicale, il arrive un tube, le tube impeccable qui déferle sur les bals du samedi soir où jamais les pionniers de la rive gauche n'auraient imaginé leur Ferré. En 1969, *C'est extra* emploie toutes les recettes du slow de l'été dans un verbe superbe : « Une robe de cuir comme un fuseau / Qu'aurait du chien sans l'faire exprès / Et dedans comme un matelot / Une fille qui tanguent un air anglais / C'est extra / Un Moody Blues qui chante la nuit / Comme un satin de blanc marié / Et dans le port de cette nuit / Une fille qui tanguent et vient mouiller. » Il écrit une autre chanson immortelle, qui sort en 45 tours en octobre 1970, *Avec le temps* : « Avec le temps / Avec le temps, va, tout s'en va / On oublie le visage et on oublie la voix / Le cœur, quand ça bat plus / C'est pas la peine d'aller chercher plus loin / Faut laisser faire et c'est très bien. » Chanson du désamour qui parle « tout bas les mots des pauvres gens », *Avec le temps* va devenir un des standards majeurs de la chanson française. Dans ses dernières années de tournées, Ferré finira tous ses concerts par cette chanson, en demandant au public de ne pas applaudir et de laisser le spectacle s'achever par les mots « *Avec le temps, on n'aime plus* » et le silence... Frisson garanti.

En cette même année 1970, il a aussi publié *Amour anarchie*, considéré souvent comme un sommet de son œuvre, avec les chansons *La Mémoire et la Mer*, *Le Chien*, *La The Nana*, *Paris je ne t'aime plus*. L'année suivante, Ferré ose le plus grand choc de sa carrière en enregistrant un album avec un groupe de rock français, Zoo, dans une orchestration électrique flamboyante.

Ferré se lance aussi dans l'aventure de la musique classique : il dirige un grand orchestre dans *Beethoven ou Ravel*, écrit lui-même d'ambitieux arrangements symphoniques, ne se produit plus qu'avec des bandes orchestrales majestueuses... Grand frère de nombreux chanteurs (Bernard Lavilliers ou Francis Lalanne affirment lui devoir leur vocation), il poursuit sa fréquentation des grands poètes tout en écrivant lui-même de torrentueuses œuvres en vers libres (*Et...Basta !*, notamment). Installé en Italie avec sa dernière épouse, Marie-Christine, et la famille qu'elle lui a donnée, il continue d'enregistrer et de se produire sur scène, icône de la jeunesse révoltée depuis plusieurs générations tout en incarnant la permanence de sa propre génération artistique – Brel est mort en 1978, Brassens en 1981... Familier des galas de soutien et de lieux atypiques comme le « théâtre libertaire » Déjazet à Paris, la maladie l'oblige à annuler une rentrée au Grand Rex, prévue pour 1992. Il s'éteint – ô ironie, pour un anarchiste – le 14 juillet 1993. Il avait soixante-seize ans. ●

PARIS CANAILLE FACE À LA CENSURE

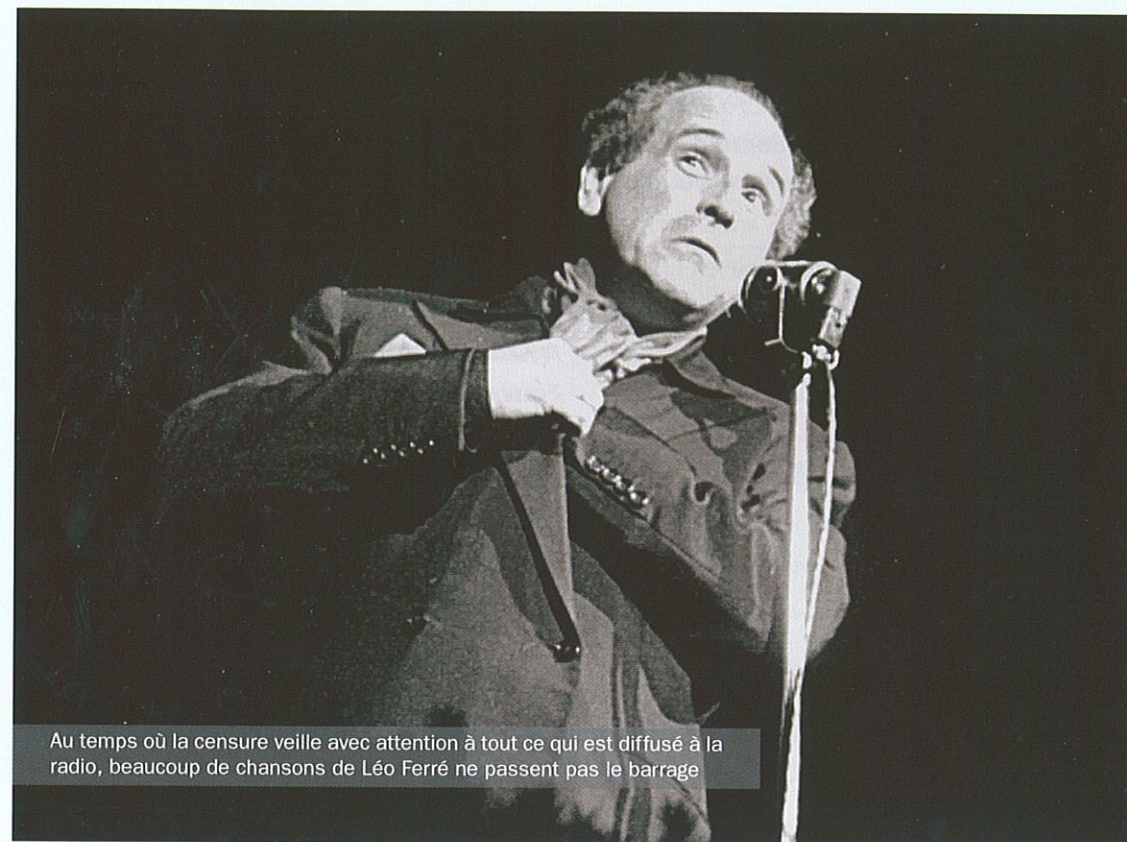
Le 16 avril 1953, une chanson écrite et composée par Léo Ferré est interdite de radiodiffusion. Il se trouve que c'est aussi son premier succès...

Le sévère comité d'écoute de la Radiodiffusion française sévit d'abord contre Renée Lebas. Son enregistrement de *Paris canaille* paru chez Barclay est interdit de radiodiffusion le 16 avril 1953. Le jeudi suivant, le 23 avril, c'est la version de Catherine Sauvage, chez Philips, qui est frappée de la même décision. Léo Ferré a respecté l'usage qui consiste à attendre au moins un mois ou deux avant d'enregistrer soi-même une chanson donnée à un autre interprète, et sa propre version de *Paris canaille* est interdite de radiodiffusion par le comité d'écoute du 2 juillet.

Pourtant, cette chanson n'aurait pas grand-chose pour affoler la censure. Ce n'est pas la première fois qu'une java mutine célèbre le pavé de Paris, ses filles et ses macs. Certes, Léo Ferré renouvelle le vocabulaire d'un genre canonique de la chanson française, mais il est dans le droit fil d'une solide tradition née quelques lustres avant sa propre naissance, quand il écrit : « Paris marlou / Aux yeux de fille / Ton air filou / Tes vieilles guenilles / Et tes gueulantes / Accordéon / Ça fait pas d'rentes / Mais c'est si bon. »

DEUX COUPLETS LITIGIEUX

Il raconte les trafics, les délits, les plaisirs du Paris de la nuit et des marges pendant six couplets lancés à pleine vitesse, et qui exigent de l'interprète autant de vivacité que de gouaille : « Ça fait des tas / De p'tits tapins / Qui font merveille / En toute saison (...) Paris bandit / Aux mains qui glissent / T'as pas d'amis / Dans la police (...) Hold-up savant / Pour la chronique / Tractions avant / Pour la tactique (...) Y a pas d'espoir / Dans tes haillons / Seul'ment l'trottoir. » Ce qui gêne le comité d'écoute, ce sont les deux derniers couplets, qui échappent à la seule imagerie des Apaches et des dames de petite vertu pour chercher la canaille dans les beaux quartiers des affaires et de la politique : « Paris je prends / Au cœur de pierre / Un compte courant / Des belles manières / Un coup d'chapeau / À l'occasion (...) Des sociétés / Très anonymes / Un député / Que l'on estime (...) Un p'tit faubourg / Saint-Honoré / Trois petits fours / Et je m'en vais. » Si elle ne passe pas à la radio, la chanson est un succès de scène pour tous les artistes qui la mettent à leur répertoire, y compris Juliette



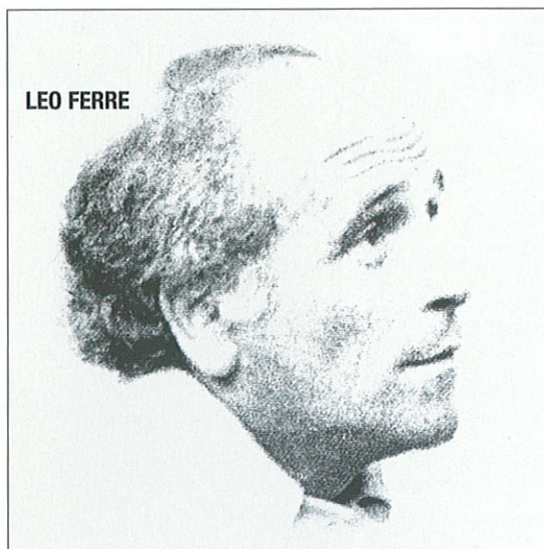
Au temps où la censure veille avec attention à tout ce qui est diffusé à la radio, beaucoup de chansons de Léo Ferré ne passent pas le barrage

Gréco, notamment (mais elle ne l'enregistrera qu'en 1962), et de nombreux accordéonistes et orchestres de bal qui s'enthousiasment pour la mélodie cascadante de *Paris canaille*. Germaine Montero entre alors en scène. Une des plus prestigieuses comédiennes du théâtre français s'est lancée depuis peu dans la chanson et elle enregistre à son tour *Paris canaille*... en omettant les deux couplets litigieux. Le comité d'écoute prononce l'interdiction le 6 mai 1954... avant d'autoriser la radiodiffusion une semaine plus

tard, le 12 mai. Et, du même élan, le comité décide d'autoriser aussi les versions précédemment interdites de Léo Ferré, Renée Lebas et Catherine Sauvage. Cela libère définitivement *Paris canaille*, qui est la première chanson rapportant suffisamment de droits d'auteur à Léo Ferré pour le sortir de l'incertitude du lendemain. Avec notamment l'enregistrement par Catherine Sauvage, qui est un gros succès, il gagne de quoi s'acheter sa première maison de campagne en Normandie. ●

L'ÉTÉ 68 (1969)

Les drames personnels que vit Léo Ferré au printemps de 1968 vont avoir une conséquence inattendue : il se sent non seulement libre, mais comme happé par cette liberté au moment où la France et surtout sa jeunesse bouillonnent de révolte et d'exaltation.



Alors il fonce. Avec son pianiste Paul Castanier et son régisseur-secrétaire Maurice Frot, il se lance dans un tourbillon de concerts, de création, de fraternité. Début 1969 sort un album qui reflète l'ivresse de cette saison merveilleuse pour le chanteur comme pour une bonne partie du pays. On prendra l'habitude d'appeler cet album *L'Été 68*, du titre d'une chanson éperdue d'espoir – « Avec des hiboux ensoleillés / Comme les enfants du mois de mai / Qui reviendront cet automne / Après l'été de mil sept cent quatre-vingt-neuf / Ça ira, ça ira, ça ira, ça ira »... Il célèbre aussi les événements de Mai

dans *Comme une fille*, et les replace dans une longue lignée historique avec *Les Anarchistes*, qui fait le lien entre la guerre d'Espagne et la France de 1968. Mais l'album entre surtout dans l'histoire de la chanson pour deux titres immenses. D'abord, *Pépée*, hommage funèbre à la femelle chimpanzé qu'il avait adoptée et qui a été abattue après s'être blessée. Cette déclaration d'amour, qui ne ressemble à rien de connu dans le répertoire de l'époque, va devenir un des étendards d'une liberté et d'une sincérité absolues, très loin de tous les clichés et de tous les principes de la France de la fin des années 1960. Or Ferré séduit aussi ce pays-là avec *C'est extra*, tube de l'été absolument inattendu mais totalement imparable – « C'est extra / Les Moody Blues qui s'en balancent / Cet ampli qui n'veut plus rien dire / Et dans la musique du silence / Une fille qui tanguet et vient mourir / C'est extra / C'est extra / C'est extra / C'est extra. » Des soirées les plus exclusives aux bals de village, on danse sur du Léo Ferré, sans que jamais on puisse le croire « récupéré », comme on dit à l'époque. Être populaire et rebelle avec le même album, c'est une performance historique.

PANAME (1960)

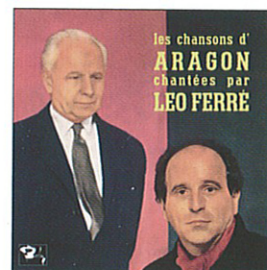


Il a déjà quarante-quatre ans bien sonnés quand sort l'album que les fans et les historiens appellent *Paname*, du nom de sa première chanson.

Pour la première fois, les chansons qu'il a enregistrées ont plus d'importance pour le public et pour les professionnels que ses œuvres enregistrées par Catherine Sauvage, Juliette Gréco ou Germaine Montero. Certes, *Jolie Môme*, *Paname* ou *Les Poètes* sont repris par d'autres

artistes mais Ferré s'impose enfin comme auteur-compositeur-interprète – une victoire. Ce sera la dernière fois que l'on entendra autant de chansons d'autres auteurs contemporains sur un de ses albums : *Merde à Vauban* a été écrit par Pierre Seghers, *Comme à Ostende* par Jean-Roger Caussimon et *Quand c'est fini ça recommence* par René Rouzaud. Après s'être battu pendant une quinzaine d'années dans les cabarets, les music-halls et les studios d'enregistrements pour conquérir une place en pleine lumière, il atteint enfin une pleine légitimité dans l'élite de la chanson française.

LES CHANSONS D'ARAGON CHANTÉES PAR LÉO FERRÉ (1961)

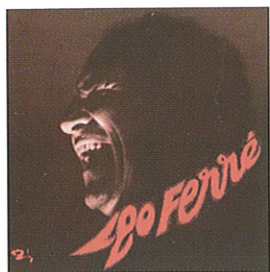


Une révolution : quatre ans après avoir mis en chansons *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, Léo Ferré plonge dans un recueil d'un poète vivant, *Le*

Roman inachevé du communiste Louis Aragon. Fasciné par sa poésie lyrique qui transcrit l'expérience historique du XX^e siècle, Ferré commence par mettre en musique quelques textes avant de solliciter l'autorisation d'Aragon qui, après écoute, lui donne carte blanche. Ouvert

par *L'Affiche rouge*, hommage aux combattants FTP-MOI du groupe Manouchian, l'album laisse médusés la critique et les confrères de Léo Ferré. *Tu n'en reviendras pas*, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, *L'Étrangère*, *Je chante pour passer le temps* ou *Il n'aurait fallu* sont portés auprès du grand public par une voix, une musique et des arrangements (signés par le fidèle Jean-Michel Defaye) d'une puissance extraordinaire et deviennent des standards repris par... tout le monde ou presque dans la chanson française, d'Yves Montand à Sanseverino, de Bernard Lavilliers à Catherine Ribeiro...

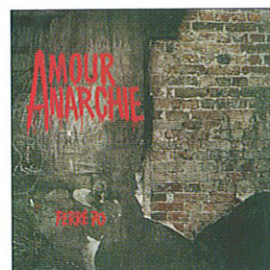
CETTE CHANSON (1967)



Certes, *Quartier latin* exprime un peu de mauvaise humeur contre le règne des marchands sur le vieux Paris, ce qui est finalement très consensuel en 1967. Mais Léo Ferré, tel qu'il se montre dans l'album (qui prendra le titre de *Cette chanson*, la première de la première face), est un artiste très combatif. Et encore ne sait-on rien, alors, de *À une chanteuse morte*, hommage à Edith Piaf qu'Eddie

Barclay, le patron de sa maison de disques, fait retirer avant le pressage du 33 tours : « T'avais un nom d'oiseau et tu chantais comme cent / Comme cent dix mille oiseaux qu'auraient la gorge en sang / À force de gueuler, gueuler même des conneries / Mais avec quelle allure ! T'étais un con d'génie. » Le public ne connaîtra cette chanson que dix ans après la mort de Léo, lorsqu'elle sera exhumée pour une intégrale. Mais, dans l'immédiat, *Ils ont voté* ou *Salut beatnik !* tendent un miroir sarcastique et visionnaire à la France du moment.

AMOUR ANARCHIE FERRÉ 70 (1970)



Le poète et compositeur Léo Ferré innove aussi dans la manière de présenter sa musique. Un double album ? Oui mais en deux épisodes successifs en mai et en novembre 1970, réunis en décembre sous la même pochette. Sur le premier 33 tours, le torrent narquois du *Chien* (« Je provoque à l'amour et à la révolution / Yes ! I am un immense provocateur », première rencontre discographique avec le groupe Zoo),

le manifeste *Poètes... vos papiers !*, l'extatique *La The Nana* et surtout le monument qu'est *La Mémoire et la Mer*, que les fans vont s'acharner à apprendre par cœur comme le bréviaire d'une poésie moderne et codée – « Ô parfum rare des salants / Dans le poivre feu des gerçures / Quand j'allais, géométrisant / Mon âme au creux de ta blessure / Dans le désordre de ton cul. » Sur le second 33 tours, *L'Amour fou*, *Cette blessure*, *Paris c'est une idée...* L'époque est tellement productive, tellement audacieuse, que l'on se permet le luxe d'écarter *Avec le temps* de l'album...

LA SOLITUDE (1971)



Le virage musical le plus spectaculaire de Léo Ferré. Après avoir tâté du jazz-rock lors d'une unique séance (restée inédite) avec John McLaughlin, Miroslav Vitouš et Billy Cobham, le chanteur s'associe à un groupe français de rock progressif, Zoo, à qui il propose mieux que quelques piges, mais tout un album. Sur fond de guitares électriques, de batterie et d'orgue, il chante le poème-manifeste *La Solitude* (« Je suis d'un

autre pays que le vôtre / D'un autre quartier, d'une autre solitude / Je m'invente aujourd'hui des chemins de traverse / Je ne suis plus de chez vous / J'attends des mutants ») ou un hymne à la nouvelle jeunesse *Les Pop* (« Les pop c'est la musique au printemps des guitares / C'est l'électricité qui gratte et qui se marre »), sans perdre de vue la politique avec *Le Conditionnel de variétés* dans lequel il invite à lire *La Cause du peuple*, journal gauchiste interdit par le pouvoir (« Je ne vous dis rien qui ne puisse être dit de variétés / Moi qui ne suis qu'un artiste de variétés. »)

ET... BASTA ! (1973)

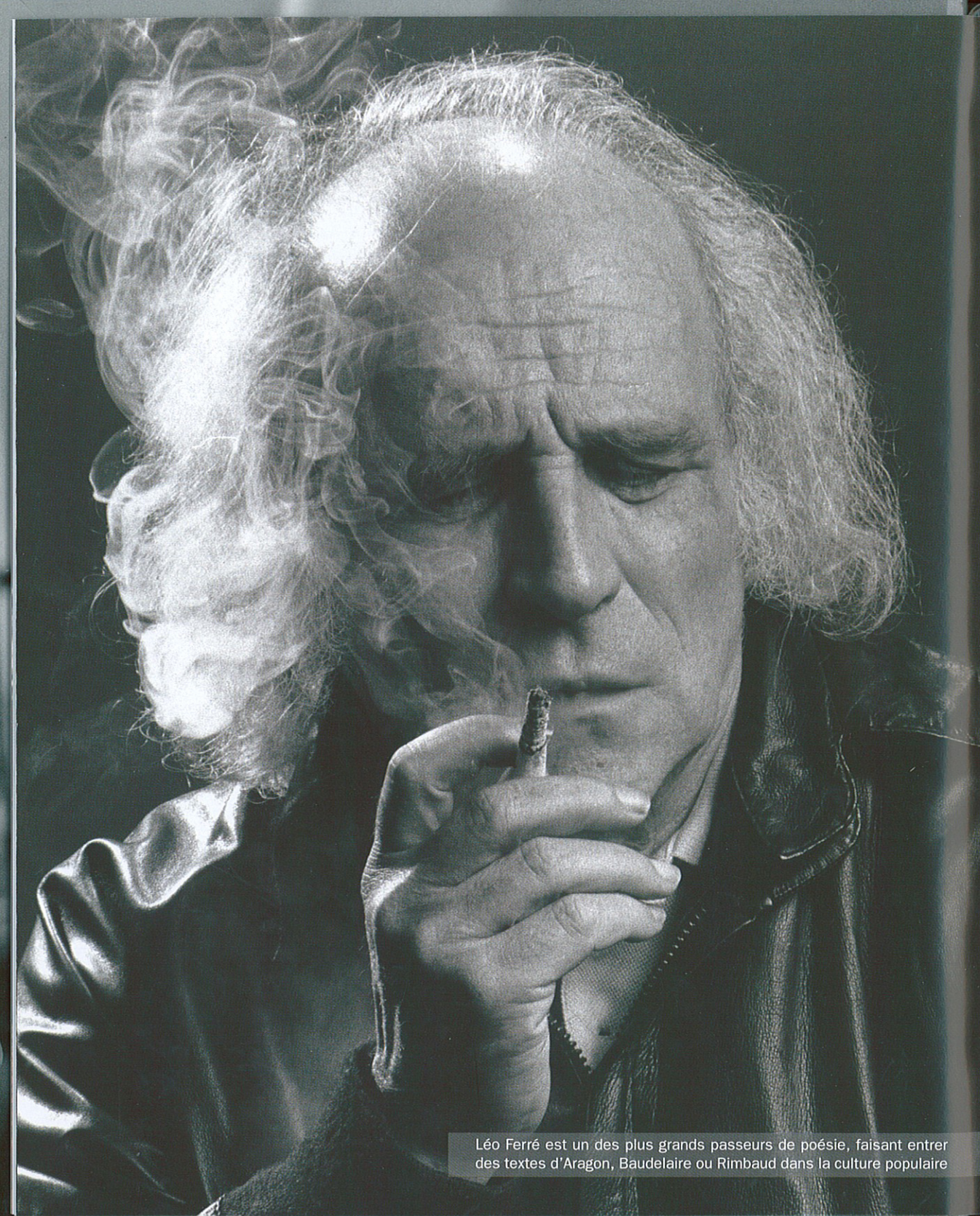


Un 33 tours avec deux titres. Le second sera *Ni Dieu ni maître* dans une version parlée, huit ans après son premier enregistrement. Le reste ? *Et... Basta !* (*Pas vrai, mec !*), torrentueux chef-d'œuvre de trente-cinq minutes qui revient sur ses cinq dernières années. Il raconte « 68-73 non stop », cette cavalcade effrénée de concerts, de tournées et d'enregistrements dans laquelle il a plongé après sa rupture avec Madeleine et la

mort de Pépée. En 1973, il dit « je suis là, à reverdir dans cette campagne toscane », et il raconte sa vie d'artiste, d'amoureux, de vedette, de « vieux corbeau ». C'est un mélange de souvenirs, de confessions, d'adresses à son public, de règlements de comptes, d'aphorismes nihilistes (« le couple, voilà l'ennemi ! », « la vieillesse c'est une façon de coup de poing dans la gueule »), de récriminations contre son époque (dont une diatribe surréaliste contre les collants), de dérives poétiques abstraites... Même le rock de 1973 a du mal à être aussi libre et audacieux que Léo Ferré.



Léo Ferré entre dans la gloire avec une double passion, qu'il poursuivra jusqu'à la fin de sa carrière et de sa vie : écrire à la fois ses propres textes et servir les grands maîtres de la poésie française



Léo Ferré est un des plus grands passeurs de poésie, faisant entrer des textes d'Aragon, Baudelaire ou Rimbaud dans la culture populaire

UN OBSÉDÉ DE BAUDELAIRE ET QUELQUES AUTRES...

Léo Ferré est un immense passeur de poésie qui, pendant toute sa vie, fréquente quelques auteurs majeurs – Verlaine, Rimbaud, Apollinaire, Aragon...

Les professeurs de français et les amoureux de la poésie disent volontiers leur reconnaissance à Léo Ferré, qui a fait s'échapper la poésie de l'ordre serré des livres. Il apparaît aujourd'hui comme un des plus grands passeurs de poésie du siècle, donnant à chacun d'apprendre des vers de Charles Baudelaire ou de Louis Aragon. Car des millions de francophones ont appris avec lui les splendeurs de *L'Invitation au voyage* (« Les soleils mouillés / De ces ciels brouillés / Pour mon esprit ont les charmes / Si mystérieux / De tes traîtres yeux / Brillant à travers leurs larmes ») ou de *L'Étrangère* (« En ce temps-là, j'étais crédule / Un mot m'était promesse / Et je prenais les campanules / Pour des fleurs de la passion. ») Des poèmes mis en musique ? Dans les années 1950, cela arrive déjà souvent dans la chanson française. Même Tino Rossi a chanté *D'une prison* de Paul Verlaine sur une mélodie de Reynaldo Hahn. Et, depuis la Libération, la chanson de la rive gauche puise largement dans les recueils de poésie, comme Juliette Gréco dont les trois premières chansons présentées sur scène en 1949 sont écrites par Raymond Queneau, Jules Laforgue et Jean-Paul Sartre. Pourtant, quand Léo Ferré propose à sa maison de disques d'enregistrer tout un album consacré aux *Fleurs du Mal* de

Charles Baudelaire, dont on célèbre le centenaire en 1957, celle-ci n'y croit pas et lui alloue un budget minuscule. Pourtant, cet album entre dans la légende et, subsidiairement, inaugure une série unique dans la carrière du chanteur, qui mettra en musique cinquante-cinq poèmes de Baudelaire. Puis il ajoutera à sa discographie un album consacré à Louis Aragon en 1961, le 33 tours *Verlaine et Rimbaud* en 1964, de nouveau Baudelaire en 1967, *La Chanson du mal-aimé* d'après Apollinaire en 1957 puis en 1972, l'album *Une saison en enfer* d'après Rimbaud en 1991, outre des dizaines d'adaptations éparses tout au long de sa carrière et de nombreuses maquettes publiées après sa mort – notamment celle d'un troisième album Baudelaire entrepris en 1977.

Cet amour de la poésie n'est pas une délectation d'ordre privé, pas plus qu'il ne s'agit de quelques poèmes partagés avec son public, comme chez Georges Brassens : c'est un énorme chantier parallèle à l'écriture d'une œuvre abondante et même torrentueuse. Mettre en musique de la poésie est au cœur du processus créatif chez Léo Ferré, qui ne cesse de fréquenter pendant toute sa vie des recueils de ses auteurs préférés – souvent de vieux exemplaires cornés et annotés.

« DANS LE JUKE-BOX »

Cette passion est née dans ses noires années de collège et de lycée chez les frères des écoles chrétiennes du collège Saint-Charles de Bordighera – l'ordre ayant été privé d'enseignement, les religieux ont quitté Marseille pour l'Italie. Il racontera dans son roman autobiographique *Benoit Misère* et dans maintes interviews le secours qu'apporte la poésie, et notamment la poésie interdite. Car il lit Baudelaire, Rimbaud ou Lautréamont avec d'autant plus de délectation qu'il faut les cacher. À quatorze ans, en même temps qu'il compose quelques chœurs liturgiques, il met en musique *Soleils couchants* de Paul Verlaine. Dans la lignée de l'école de la mélodie française, qui représente

la modernité de la musique savante dans ses années de formation, le jeune Léo Ferré mêle sa passion des poètes à ses rêves de compositeur. Sa première œuvre notable jouée par une formation symphonique est, en 1953, une adaptation de *La Chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire. Quand il développe son propre langage dans la chanson, il ne cache pas sa claire intention de « mettre la poésie dans le juke-box ». Mais l'inverse ne lui est pas très facile. En 1956, il publie son premier recueil de poésie aux éditions de la Table Ronde. Le vénérable André Breton, qui fut le meneur et l'arbitre du Surréalisme, a dit à l'auteur qu'il aime ses chansons, son écriture, sa manière de tisser le langage de la rue sur la charpente



Pendant des décennies, Léo Ferré consacre énormément de temps à la mise en musique de poèmes qu'il admire et aime

de la poésie classique. Mais il refuse de rédiger une préface pour la première entreprise éditoriale du poète Léo Ferré. Celui-ci est furieux, se brouille avec Breton... et renoncera à tenter de percer dans le milieu de la poésie imprimée. Il écrit pour être chanté, mais toujours influencé par ses maîtres. Irradié par le quatuor sublime de Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine et Guillaume Apollinaire, fasciné par la capacité de Louis Aragon à convoquer l'Histoire jusque dans les pages les plus intimes de sa poésie, il construit peu à peu une œuvre qui compte parmi les plus singulières du siècle... mais aussi parmi les plus souvent reprises. Car Léo Ferré est le point commun entre Yves Montand et Bernard Lavilliers, entre Annie Cordy et Juliette Gréco, entre Los Machucambos et Cali, entre Henri Salvador et Catherine Sauvage...

SOLUBLE DANS LA POP

D'où vient cette plasticité ? Peut-être de la manière dont chez lui s'entrelacent le sublime et le toc, l'extrême raffinement et la plus sommaire vulgarité, la merveilleuse épiphanie et le tour le plus épais. D'ailleurs, à qui pardonnerait-on ces vers : « Qu'on soit de la Balance ou du lion / On s'en balance on est des lions » ? Ces vers de bachelier d'avant-guerre sont dans *Vingt ans*, un des plus sûrs et des plus vrais hymnes de toute adolescence – « Pour tout bagage on a vingt ans / On a l'expérience des parents / On se fout du tiers comme du quart / On prend l'bonheur toujours en r'tard. »

C'est cela qui fait de Léo Ferré un grand poète soluble dans la variété et dans la pop. Par une sorte de contagion, toutes ses chansons sont accessibles à des chanteurs qu'on imagine très loin de lui. Ainsi, sur un album d'hommage en 2003, Didier Barbelivien chante *La Mémoire et la Mer* : la voix d'À toutes les filles affronte avec naturel les splendeurs opaques du verbe de Ferré – « Les coquillages figurant / Sous les sunlights cassés liquides / Jouent de la castagnette tant / Qu'on dirait l'Espagne livide. » Bien sûr, il y a chez Ferré toute sa technique et sa culture poétiques, mais aussi une science unique du composite, de l'impur, de l'hétérogène. C'est d'ailleurs comme cela qu'il va avancer, de forme en forme, de révolution en révolution, de liberté en liberté : l'argot avec la syntaxe du Parnasse, la chanson en forme d'éditorial d'actualité, le parlé et le chanté, le discours et le slogan, la méditation et le refrain, le savant et l'instinctif... Ou cette intuition fondatrice, que constitue la rencontre de son verbe postbaudelérien et des rythmes heurtés du rock, notamment sur l'album *La Solitude*, qu'on peut prendre pour un prélude à Alain Bashung, à Jean-Louis Murat ou à Dionysos... Certes, on peut trouver çà et là que tout cela est trop. Trop de sublime, trop de mots, trop de points d'exclamation, trop de fièvre... Mais c'est en cela que Léo Ferré compte parmi les révolutionnaires de la chanson française de la seconde moitié du XX^e siècle : il transfère les grands élans collectifs de la page imprimée dans le sillon du vinyle. ●

PAUL CASTANIER, « HIBOU SÉRÉNADE »

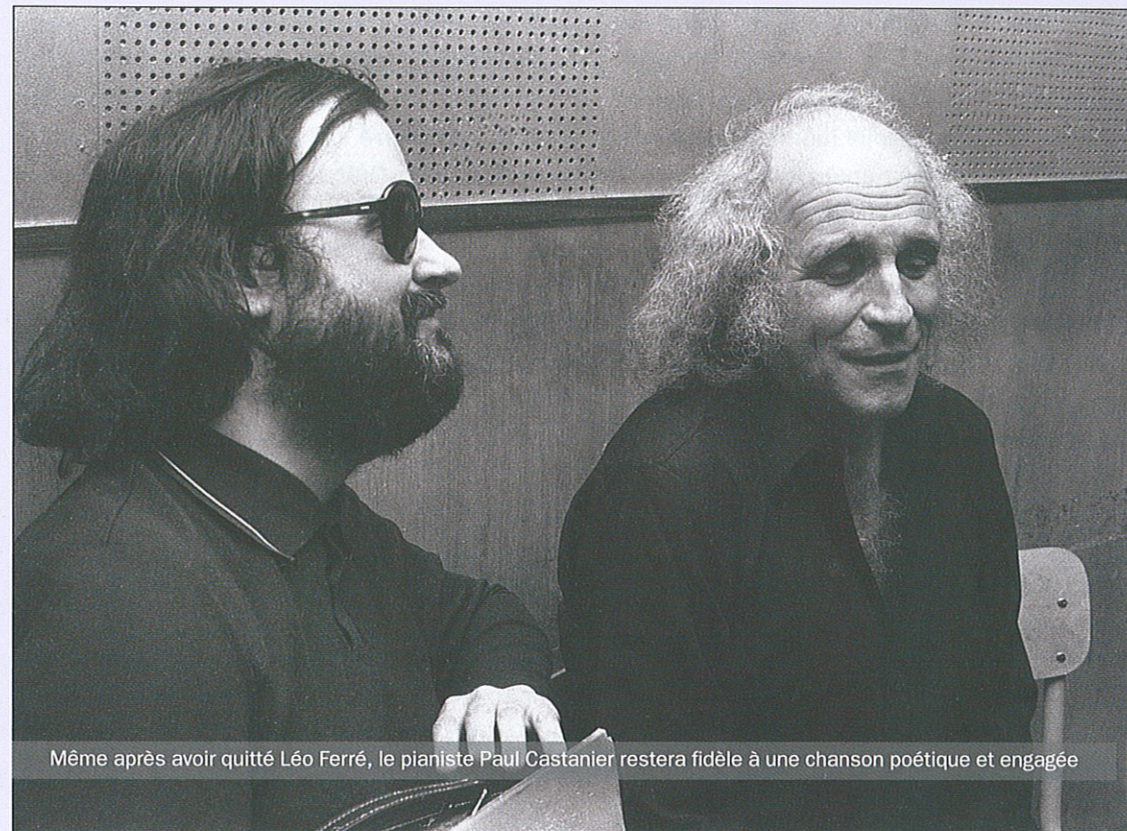
Léo Ferré a été accompagné par le fidèle Popaul pendant seize ans. Une complicité plus profonde que la simple relation d'un chanteur avec son pianiste.

« Quand je fumerai autre chose que des Celtiques / Je veux mourir tout seul, là-bas, au bout du quai / Tiré à quatre chiens dans la nuit, camarade / Avec, dans mes paquets, mon hibou sérénade / Qui n'y voit que la nuit pour mieux m'accompagner » : lorsque, en 1977, Léo Ferré enregistre *Quand je fumerai autre chose que des Celtiques*, il s'accompagne lui-même sur scène au piano ou chante sur des bandes orchestre. Le « hibou sérénade » l'a quitté depuis quelques années déjà mais le chanteur a la nostalgie de sa camaraderie avec Paul Castanier. Car, après tout, Ferré n'avait peut-être pas besoin d'un accompagnateur, lui qui est pianiste et compositeur. Mais, en 1957, lorsqu'il chante Chez Plumeau, cabaret de la Butte Montmartre, il voit un pianiste et lance : « avec le dos qu'il a, cet homme-là doit être intelligent ! » De face, il découvre les grandes lunettes noires de Paul Castanier, devenu aveugle à cause d'un mauvais médicament dans sa petite enfance, là-bas en Algérie, où Paul Castanier est né en 1935. Le piano est à la fois sa bouée de sauvetage et son univers. Il compte parmi les musiciens de l'Union des auteurs et musiciens aveugles, dont le label Homère publie un EP sur lequel il présente *Batignolles-Fox* et trois autres titres de danse. Mais il est aussi passionné par les formes les plus auda-

cieuses du moment, comme les compositions expérimentales de Michel Magne, dont il est le pianiste soliste tout en commençant à accompagner Léo Ferré.

« DES FOIS QU'ON LUI INVENTERAIT / LE JOUR »

Leur travail ensemble durera seize ans, avec toujours la même méthode : le chanteur compose et donne à son pianiste la partition originale, mais lui laisse toute liberté en scène. Aussi entend-on parfois, derrière les chansons, des envolées spectaculaires quelque part entre Frédéric Chopin, le dodécaphonisme et Thelonious Monk. Mais Popaul n'est pas seulement l'accompagnateur fidèle : avec Léo Ferré et Maurice Frot, son régisseur et secrétaire, les interminables voyages des tournées se transforment en conversations torrentueuses sur la littérature, la musique, la société, l'amour, le monde... Ferré ne cachera pas son admiration pour son pianiste. En 1969, il termine ainsi sa chanson *La Nuit* : « C'est cet homme qui s'promène / La nuit, en plein midi / Et sa canne qui l'entraîne / Dans les autos d'Paris / C'est cet homme qu'a pas vu / La pitié qui passait / Et qu'attend dans la rue / Des fois qu'on lui inventerait / Le jour, le jour. » Mais, en 1973, c'est la rupture. Léo et Popaul se séparent. Le pianiste reste fidèle à la lignée de la chan-



Même après avoir quitté Léo Ferré, le pianiste Paul Castanier restera fidèle à une chanson poétique et engagée

son libertaire et travaille avec Jean Vasca, Font et Val, Alain Meillan, Yvan Dautin ou Rufus... Il enregistre aussi, en 1979, deux albums instrumentaux, *L'homme seul est toujours en mauvaise compagnie* et *Claviers celtiques*. Dans le second, il improvise sur des airs traditionnels bretons mais c'est dans le premier – qui tire son titre d'une phrase de Jean Giono – qu'il fait entendre le plus clairement sa musique, à la fois romantique et pudique, explosive et méditative. Paul Castanier s'éteint à cinquante-six ans, en novembre 1991. Quelques semaines plus tard, un hommage du métier lui

est rendu lors d'un concert à l'Olympia, avec Léo Ferré, Rufus, Jacques Higelin, Georges Moustaki, José Artur... Une fois au moins, on aura entendu chanter Paul Castanier sur scène. Dans *Les Travailleurs de la nuit*, création écrite par Maurice Frot et Alain Meillan pour le Printemps de Bourges 1978, il interprète *Les Copains d'la Neuille* de Léo Ferré. Un choix significatif : « Les copains d'la Neuille / Les frangins d'la nuit / Au matin s'défeuille / De tous leurs habits / Le p'tit jour canaille / Les prend par le cou / Et puis les empaille / Comme des hiboux. » ●

- 1 **JOLIE MÔME** « T'es toute nue / Sous ton pull / Y a la rue / Qu'est maboule / Jolie môme / T'as ton cœur / À ton cou / Et l' bonheur / Par en dessous / Jolie môme / T'as l' rimmel / Qui fout l'camp / C'est l'dégel / Des amants / Jolie môme / Ta prairie / Ça sent bon / Fais-en don / Aux amis / Jolie môme » : pour la dernière fois, Léo Ferré connaît un succès par procuration puisque, peu après son propre enregistrement, Juliette Gréco grave une version de *Jolie Môme* qui séduit les radios et le public. Mais, avec sa version originale de 1960, Léo Ferré prend définitivement son envol commercial.
- 2 **PANAME** La vieille ville, son vieil argot, son insolence et son hédonisme de toujours... Dans *Paname*, Léo Ferré chante le même amour que François Villon pour Paris : « Paname / Range tes marlous, range tes bistrots / Range tes pépées, range tes ballots / Range tes poulets, range tes autos / Paname / Et viens m'aimer comme autrefois / La nuit surtout quand toi et moi / On marchait vers on n'savait quoi. »
- 3 **COMME À OSTENDE** « La barmaid avait dix-huit ans / Et moi qui suis vieux comme l'hiver / Au lieu d'me noyer dans un verre / Je m'suis baladé dans l'printemps / De ses yeux taillés en amande / Ni gris ni verts, ni gris ni verts / Comme à Ostende et comme partout / Quand sur la ville tombe la pluie / Et qu'on s'demande si c'est utile / Et puis surtout si ça vaut l'coup / Si ça vaut l'coup d'vivre sa vie » : sur le même album, en 1960, un chef-d'œuvre écrit par l'ami Jean-Roger Caussimon, qui fait entrer la ville belge d'Ostende dans la mémoire de la chanson française.
- 4 **EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ?** Peut-être le plus grand tremblement de terre de la chanson française en 1961, l'album *Les Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, va laisser dans le patrimoine ce grand standard, *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*, qui sera notamment repris par Bernard Lavilliers, Yves Montand, Marc Ogeret, Philippe Léotard ou Thomas Dutronc : « Cœur léger, cœur changeant, cœur lourd / Le temps de rêver est bien court / Que faut-il faire de mes jours ? / Que faut-il faire de mes nuits ? / Je n'avais amour ni demeure / Nulle part où je vive ou meure / Je passais comme la rumeur / Je m'endormais comme le bruit / Est-ce ainsi que les hommes vivent / Et leurs baisers au loin les suivent. »
- 5 **L'AFFICHE ROUGE** « Vous n'avez réclamé ni la gloire ni les larmes / Ni l'orgue ni la prière aux agonisants / Onze ans déjà, que cela passe vite onze ans / Vous vous étiez servis simplement de vos armes / La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans » : la sublime chanson d'ouverture

de l'album des *Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, dédiée aux résistants suppliciés du groupe Manouchian : « Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps / Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant / Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir / Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant. »

- 6 **THANK YOU SATAN** Sur le 45 tours *Les Chansons interdites de Léo Ferré*, en 1961, cet hymne d'action de grâces au Diable, d'une vertigineuse compassion impie : « Pour le prêtre qui s'exaspère / À retrouver le doux agneau / Pour le pinard élémentaire / Qu'il prend pour du château Margaux / Pour l'anarchiste à qui tu donnes / Les deux couleurs de ton pays / Le rouge pour naître à Barcelone / Le noir pour mourir à Paris / Thank you Satan. »
- 7 **VINGT ANS** « Pour tout bagage on a vingt ans / On a l'expérience des parents / On se fout du tiers comme du quart / On prend l'bonheur toujours en r'tard / Quand on aime c'est pour toute la vie / Cette vie qui dure l'espace d'un cri / D'une permanente ou d'un blue jean / Et pour le reste on imagine » : désenchantée et ivre de possibles, une des plus belles célébrations de la jeunesse qui ait jamais été écrite en langue française, parue en EP en 1961.
- 8 **LA MÉLANCOLIE** La plus profonde et la plus intime des chansons de l'album *Ferré 64*, un exercice de définition d'une précision diabolique, dans lequel chacun se reconnaît un jour ou l'autre : « La mélancolie / C'est un chat perdu / Qu'on croit retrouvé / C'est un chien de plus / Dans le monde qu'on sait / C'est un nom de rue / Où l'on va jamais (...) C'est décontracté / Ouvrir la télé / Et regarder distrait / Un Zitron pressé / T'parler du tiercé / Que tu n'a pas joué (...) C'est un désespoir / Qu'a pas les moyens / La mélancolie. »
- 9 **L'ÂGE D'OR** « Nous aurons du pain / Doré comme les filles / Sous les soleils d'or / Nous aurons du vin / De celui qui pétille / Même quand il dort / Nous aurons du sang / Dedans nos veines blanches / Et le plus souvent / Lundi sera dimanche / Mais notre âge alors / Sera l'âge d'or » : depuis 1959 qu'il l'a écrite et 1966 qu'il l'a enregistrée, on ne sait toujours pas si Léo Ferré évoque plus le passé de l'espoir ou le futur de l'espérance... Une sublime utopie.
- 10 **QUARTIER LATIN** L'année précédant le grand incendie de Mai 68, Léo Ferré rend hommage au légendaire quartier des étudiants, des poètes et des révolutions : « Ce quartier / Qui résonne / Dans ma tête / Ce passé / Qui me sonne / Et me guette / Ce Boul' Mich' / Qu'a d'la ligne / En automne / Ces sandwiches / Qui s'alignent / Monotones (...) C'était l'pont / Qui durait / Toute l'année / L'examen / Ça tombait / Comme une tête. »



- 11 **C'EST EXTRA** « Une robe de cuir comme un fuseau / Qu'aurait du chien sans l'faire exprès / Et dedans comme un matelot / Une fille qui tangué un air anglais / C'est extra / Un Moody Blues qui chante la nuit / Comme un satin de blanc marié / Et dans le port de cette nuit / Une fille qui tangué et vient mouiller / C'est extra, c'est extra » : le slow de 1969, dans lequel Léo Ferré lance un pont entre la plus haute poésie et la pop music des surprises-parties.
- 12 **LA NUIT** L'ouverture de l'album *L'Été 68*, paru en 1969 : « C'est le voleur qui va faire / Des heures supplémentaires / Et qu'est pas tatillon / Sur les allocations / La nuit / C'est cet homme qui s'en va / Sa Rolls au bout des bras / Et mêle à ses ficelles / Le trésor des poubelles / La nuit / C'est des chevaux qu'on amène / Au derby des côtelettes / Des moutons qui s'promènent / Du côté d'la Villette. » Un panoramique sur les souffrances que l'on ne voit pas en plein jour.
- 13 **PÉPÉE** « T'avais les yeux comme des lucarnes / Pépée / Comme on en voit dans l'port d'Anvers / Quand les matins ont l'âme verte / Et qu'il leur faut des yeux d'rechange / Pour regarder la nuit des autres / Comme on r'gardait un chimpanzé / Chez les Ferré / Pépée / T'avais le cœur comme un tambour / Pépée / De ceux qu'on voit le Vendredi saint / Vers les trois heures après midi / Pour regarder Jésus-machin / Souffler sur ses trente-trois bougies / Tandis que toi t'en avais qu'huit / Le sept avril / De soixante-huit » : chanson d'amour posthume, écrite dans un sublime abandon, pour Pépée le chimpanzé que Léo Ferré aimait comme un enfant, et qui est mort tragiquement en avril 1968.
- 14 **L'AMOUR FOU** Sur *Amour anarchie Ferré 70*, le chanteur fait entendre une poésie exigeante au refrain en forme de slow de l'été : « Petite frangine du mal / Remettez-vous de la passion / Venez que je vous fasse mal / Je vous dirai des mots d'amour / Des mots de rien de tous les jours / Les mots du pire et du meilleur / Et puis des mots venus d'ailleurs / Je vous dirai que je t'aimais / Tu me diras que vous m'aimez / Vous me ferez ce que tu peux / Je vous dirai ce que tu veux / Je vous dirai ce que tu veux / Je vous aime d'amour. »
- 15 **LA MÉMOIRE ET LA MER** « La marée, je l'ai dans le cœur / Qui me remonte comme un signe / Je meurs de ma petite sœur, de mon enfance et de mon cygne / Un bateau, ça dépend comment / On l'arrime au port de justesse / Il pleure de mon firmament / Des années lumières et j'en laisse / Je suis le fantôme Jersey / Celui qui vient les soirs de frime / Te lancer la brume en baiser / Et te ramasser dans ses rimes / Comme le trémil de juillet / Où luisait le loup solitaire / Celui que je voyais briller / Aux doigts de sable de la terre » : si Léo Ferré entre dans les Lagarde et Michard du futur, ce sera peut-être pour *La Mémoire et la Mer*, vertigineux poème aux splendeurs mallarméennes, à la fois énigmatique et lumineux.

- 16 **AVEC LE TEMPS** Le classique des classiques, le standard des standards, une des quelques chansons d'amour que tous les francophones sans exception connaissent. Et dire qu'*Avec le temps* a été écartée de l'album *Amour anarchie* et n'est sortie que quelques mois plus tard, très discrètement, en 1971. Aujourd'hui, chacun la connaît par cœur : « Avec le temps / Avec le temps, va, tout s'en va / On oublie le visage et l'on oublie la voix / Le cœur, quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller / Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien / Avec le temps... »
- 17 **L'ADIEU** « J'ai cueilli ce brin de bruyère / L'automne est morte, souviens-t'en / Nous ne nous verrons plus sur Terre / Odeur du temps, brin de bruyère / Et souviens-toi que je t'attends / Et souviens-toi que je t'attends » : le plus court texte jamais enregistré par Léo Ferré, ce poème de Guillaume Apollinaire qu'il met en musique figure, en 1971, en face B du 45 tours d'*Avec le temps*.
- 18 **LA SOLITUDE** Quelques-uns des vieux admirateurs du Léo des années 1950 sont un peu désarçonnés par le fracas électrique et la poésie cryptique de *La Solitude*. Mais c'est le manifeste du Ferré pop et révolutionnaire des années 1970 : « Je suis d'un autre pays que le vôtre, d'une autre quartier, d'une autre solitude. / Je m'invente aujourd'hui des chemins de traverse. / Je ne suis plus de chez vous. J'attends des mutants. / Biologiquement, je m'arrange avec l'idée que je me fais de la biologie : je pisse, j'éjacule, je pleure / Il est de toute première instance que nous façonnions nos idées comme s'il s'agissait d'objets manufacturés. / Je suis prêt à vous procurer les moules. »
- 19 **LA VIE D'ARTISTE** « Je t'ai rencontrée par hasard / Ici, ailleurs ou autre part / Il se peut que tu t'en souviennes / Sans se connaître on s'est aimés / Et même si ce n'est pas vrai / Il faut croire à l'histoire ancienne / Je t'ai donné ce que j'avais / De quoi chanter, de quoi rêver / Et tu croyais en ma bohème / Mais si tu pensais à vingt ans / Qu'on peut vivre de l'air du temps / Ton point de vue n'est plus le même » : enregistrée en 1950 puis en 1954 et en 1969, cette chanson dont Léo Ferré a écrit le texte avec Francis Claude est une des plus importantes de sa carrière. Il la réenregistre en 1972 en s'accompagnant lui-même au piano.
- 20 **NI DIEU NI MAÎTRE** D'une maxime anarchiste, Léo Ferré a fait un brûlot contre la peine de mort. Après une première version en 1965, il la réenregistre pendant les sessions de l'album en 1973 : « La cigarette sans cravate / Qu'on fume à l'aube démocrate / Et le remords des cous-de-jatte / Avec la peur qui tend la patte / Le ministère de ce prêtre / Et la pitié à la fenêtre / Et le client qui n'a peut-être / Ni Dieu ni maître / Le fardeau blême qu'on emballe / Comme un paquet vers les étoiles / Qui tombent froides sur la dalle / Et cette rose sans pétales / Cet avocat à la serviette / Cette aube qui met la voilette / Pour des larmes qui n'ont peut-être / Ni Dieu ni maître. »

LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ

- 1. JOLIE MÔME** 2'38
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 2. PANAME** 4'35
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 3. COMME À OSTENDE** 3'35
(J.-R. Caussimon / L. Ferré)
Ed. : Méridian
- 4. EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ?** 3'31
(L. Aragon / L. Ferré)
Ed. : Méridian
- 5. L'AFFICHE ROUGE** 4'00
(L. Aragon / L. Ferré)
Ed. : Méridian
- 6. THANK YOU SATAN** 4'48
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 7. VINGT ANS** 2'28
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 8. LA MÉLANCOLIE** 4'34
(L. Ferré)
Propriété de l'auteur
- 9. L'ÂGE D'OR** 2'58
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 10. QUARTIER LATIN** 3'52
(L. Ferré)
Propriété de l'auteur
- 11. C'EST EXTRA** 3'46
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 12. LA NUIT** 4'18
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 13. PÉPÉE** 4'30
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 14. L'AMOUR FOU** 4'44
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 15. LA MÉMOIRE ET LA MER** 5'24
(L. Ferré)
Ed. : La mémoire et la mer
- 16. AVEC LE TEMPS** 4'23
(L. Ferré)
Ed. : Méridian / La mémoire et la mer
- 17. L'ADIEU** 2'10
(G. Apollinaire / L. Ferré)
Propriété de l'auteur
- 18. LA SOLITUDE** 5'22
(L. Ferré)
Propriété de l'auteur
- 19. LA VIE D'ARTISTE** 3'33
(F. Claude - L. Ferré / L. Ferré)
Ed. : Méridian
- 20. NI DIEU NI MAÎTRE** 3'50
(L. Ferré)
Propriété de l'auteur

Titres 1-3 © 1960 ; Titres 4-7 © 1961 ; Titre 8 © 1964 ; Titre 9 © 1966 ; Titre 10 © 1967 ; Titres 11-13 © 1969 ; Titres 14, 15 © 1970 ; Titres 16-18 © 1971 ; Titre 19 © 1972 ; Titre 20 © 1973 Barclay. Avec l'aimable autorisation de Barclay, un label Universal Music France



LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ

1. JOLIE MÔME 2'38
2. PANAME 4'35
3. COMME À OSTENDE 3'35
4. EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ? 3'31
5. L'AFFICHE ROUGE 4'00
6. THANK YOU SATAN 4'48
7. VINGT ANS 2'28
8. LA MÉLANCOLIE 4'34
9. L'ÂGE D'OR 2'58
10. QUARTIER LATIN 3'52
11. C'EST EXTRA 3'46
12. LA NUIT 4'18
13. PÉPÉE 4'30
14. L'AMOUR FOU 4'44
15. LA MÉMOIRE ET LA MER 5'24
16. AVEC LE TEMPS 4'23
17. L'ADIEU 2'10
18. LA SOLITUDE 5'22
19. LA VIE D'ARTISTE 3'33
20. NI DIEU NI MAÎTRE 3'50



570 450-7

© & © 2017 PolyGram Collections, une division d'Universal Music France. Tous droits du producteur de phonogramme et du propriétaire de l'œuvre enregistrée réservés. Sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt ou l'utilisation de cet enregistrement pour exécution publique ou radiodiffusion sont interdits. Fabriqué dans L'Union Européenne.

www.lesgeantsdelachanson.com

PolyGram
Collections

UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE

© 1971 PolyGram Collection. Tous droits de reproduction et de propagation de l'œuvre enregistrée réservés, sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt ou l'emprunt, les autres formes de communication au public, par la diffusion publique ou l'indication des lieux de diffusion, sans autorisation. 5791 1299 1291

LES GÉANTS DE LA CHANSON



Léo FERRÉ

LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ

- | | |
|--|-------------------------------|
| 1. JOLIE MÔME 2'38 | 11. C'EST EXTRA 3'46 |
| 2. PANAME 4'35 | 12. LA NUIT 4'18 |
| 3. COMME À OSTENDE 3'35 | 13. PÉPÉE 4'30 |
| 4. EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ? 3'31 | 14. L'AMOUR FOU 4'44 |
| 5. L'AFFICHE ROUGE 4'00 | 15. LA MÉMOIRE ET LA MER 5'24 |
| 6. THANK YOU SATAN 4'48 | 16. AVEC LE TEMPS 4'23 |
| 7. VINGT ANS 2'28 | 17. L'ADIEU 2'10 |
| 8. LA MÉLANCOLIE 4'34 | 18. LA SOLITUDE 5'22 |
| 9. L'ÂGE D'OR 2'58 | 19. LA VIE D'ARTISTE 3'33 |
| 10. QUARTIER LATIN 3'52 | 20. NI DIEU NI MAÎTRE 3'50 |



© & © 2017 PolyGram Collections, une division d'Universal Music France. Tous droits du producteur de phonogramme et du propriétaire de l'œuvre enregistrée réservés. Sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt ou l'utilisation de cet enregistrement pour exécution publique ou radiodiffusion sont interdits. Fabriqué dans L'Union Européenne.

www.lesgeantsdelachanson.com

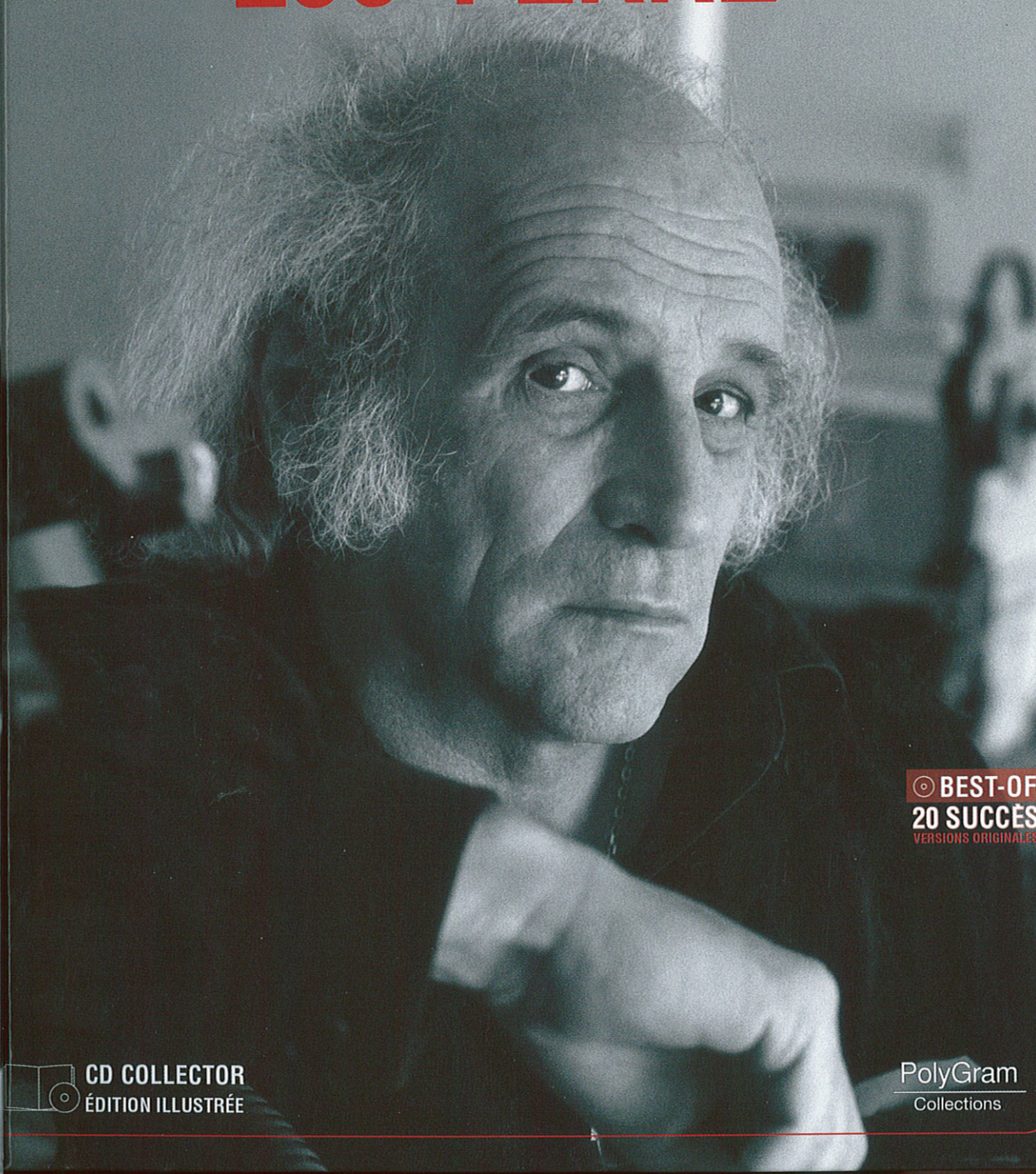


Léo FERRÉ

LES GÉANTS DE LA CHANSON

LES GÉANTS DE LA CHANSON

Léo FERRÉ



BEST-OF
20 SUCCÈS
VERSIONS ORIGINALES

CD COLLECTOR
ÉDITION ILLUSTRÉE

PolyGram
Collections

LES GÉANTS DE LA CHANSON

LÉO FERRÉ VU PAR LE MONDE ET TÉLÉRAMA

UNE COLLECTION
Le Monde Télérama

PolyGram
Collections
UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE

POÈTE TES PAPIERS!

Anar romantique de cabarets, poète Léon de Saint-Germain, chanteur pop ou chef d'orchestre : comme tous les félins, Ferré a plusieurs vies. Il les raconte à Anne-Marie Paquotte, avant de retrouver la scène, le 2 novembre.

Amour, Anarchie. Titre d'un double album de Léo Ferré paru en 1970. Un album-phare, un de ceux qui comptent dans une vie — la sienne sans doute, la nôtre, sans aucun doute. Là-dedans, il y avait Poète vos papiers, Le Chien (« Yes I am immense provocateur »), La The Nana... Et puis La Mémoire et la Mer. Ce poème absolu. Inspiré, « respiré » par l'illustre Guesclin, tout près de Saint-Malo, alors repère, repaire de Léo.

« Rappelle-toi ce chien de mer
Que nous libérons sur parole
Et qui gueule dans le désert
Des gémons de nécropole
Je suis sûr que la vie est là
Avec ses poumons de filonelle
Quand il pleure de ces temps-là
Le froid tout gris qui nous appelle
Je me souviens des soirs là-bas
Et des sprints gagnés sur l'écume
Celle bave des chevaux ras
Au ras des racs qui se consomment
O'ange des plaisirs perdus
O'rumeur d'une autre habitude
Mes désirs dès lors ne sont plus
Qu'un chagrin de ma solitude »

« Je suis sûr que la vie est là... Je suis sûr que Léo est là. Tout entier. Avec un terrible chagrin au cœur. Et le souvenir des amitiés qui relaient les filets.

Après, il y aura d'autres disques. La Solitude, il n'y a plus rien, Et... basta!, L'Espoir (sur la pochette, la photo du petit Mathieu, le fils de Ferré). Des poètes mis en musique. De nouvelles chansons... Après, la vie a continué. Vie de famille. Ferré s'est installé en Toscane, deux autres enfants sont venus. Vie d'artiste. Tournées, écriture, enregistrements avec l'orchestre symphonique de Milan... Mais Amour, Anarchie restera, pour beaucoup de ceux qui l'aiment, la pierre de touche de l'artefère Ferré.

Et avant ? C'était comment, avant ? C'était il y a longtemps, et c'est tout proche, à cause d'un vivace désir d'enfant. « Un jour, raconte Ferré, mon fils Mathieu avait cinq ans, nous étions chez ma mère. Un de ses amis m'a dit : " Oh, Léo, à l'âge qu'a ton fils aujourd'hui, tu dirais des orchestres qui n'existaient pas, sur les remparts de Monaco. Tu te souviens ? " Je me souviens, oui. » Comment aurait-il pu l'oublier, cet amour fou de la musique ? Il lui semble qu'il est né avec, il lui semblait que tout le monde partageait cette passion-là. Après, dit-il, en a ou honte, il l'a cachée, il s'est inventé des professeurs, « pour que les musiciens arrivés ne se fient pas de moi ! » Ronceur intacte de musicien autodidacte, qui se sent toxé d'illégitimité...

Le petit Léo chante, aussi, dans la maîtrise de la cathédrale de Monte-Carlo. A huit ans, on l'envoie en pension dans un collège français en Italie, tenu par les frères des écoles chrétiennes. Discipline. Messe tous les jours. Aujourd'hui encore, il serre les dents quand il y pense.

« Après, j'ai fait ma philo à Monaco. Et puis, mon père voulait me voir travailler, alors ma sœur, qui avait fait des études de dentiste, m'a fait entrer au cabinet d'un de ses copains. » Ferré y reste trois mois et se révèle assez peu doué pour les travaux manuels. Il retourne au collège de son enfance, pendant huit mois, comme professeur de français. « Et même, il me semble bien, de catéchisme... » De catéchisme ??? « Attention, hein, ce n'est pas sûr ! Mais quand même, il me semble... » Il jubile, l'artiste. Et voilà comment germent les graines d'ananas...

Après des études de droit à Paris, en septembre 39, Ferré part au service militaire. Sète, Montpellier, l'école des sous-off de Saint-Maixent, comme aspirant. « J'en suis sorti le 20 mai 40. Mes quarante hommes et moi, on est partis vers le Sud-Ouest, jusqu'à Castres. Eux sont restés à la caserne, moi, je suis rentré à Monaco. » Ferré se met au travail. Alimentaire : il distribue les bons de ravitaillement aux hôteliers monégasques. Artiste : il compose, sur des bribes de poèmes d'inspiration incertaine d'une camarade à lui. Et il se produit dans un cabaret. « Prof chantait dans l'établissement d'à côté. Nous avons discuté, elle a insisté : « Léo, il faut aller à Paris. » Moi, je voyais bien que les paroles de mes chansons n'étaient pas terribles ! » Papa Ferré présente alors à son fils René Boër, qui va écrire pour Léo La Chanson du scaphandrier et La Chambre.

« Là-dessus, je suis reparti à Castres retrouver une fille, sur un vieux vélo que mon père avait emprunté. 540 kilomètres en cinq jours ! Arrivé là-bas, j'apprends que Trenet donne un récital. Je savais que son pianiste était aussi son agent ; je lui ai demandé une audition. Tout à coup, Trenet arrive, s'accoude au piano, m'écoute. Moi, tu penses, je t'admire, c'était un grand type... A la fin, il me dit : " C'est pas mal, mais vous ne chanterez jamais vos chansons vous-même. " Bon, bon... »

Retour à Monaco. Et entrée à Radio Monte-Carlo. Ferré y fait un peu de tout, speaker, bruiteur, pianiste... et à la coup de toudre pour un

texte (A la Seine) d'un débutant nommé Jean-Roger Caussimon. Texte qu'il met aussitôt en musique.

« Léo,
tu te souviens,
à cinq ans,
tu dirigeais
des orchestres
imaginaires
sur les
remparts
de Monaco. »

et Ferré écrit, entre autres, La Vie d'artiste et L'île Saint-Louis. L'année suivante, Ferré part en tournée en Martinique. « Je chantais en smoking, puis j'accompagnais deux chanteuses au piano. On jouait devant 600 personnes. Ça marchait bien, je ne comprendrais jamais pourquoi. Je ne sais pas ce que les gens entendaient ; nous, de la scène, nous les entendions manger des cacahuètes ! Je me souviens d'un camarade que ça déprimait, cet accompagnement ! »

De retour en France, Ferré donne ses premiers concerts pour la fédération anarchiste (il donnera aussi quelques textes au journal des anars, Le Monde libertaire, à l'imprimerie duquel travaille un certain Brassens...) Et commence à chanter à Saint-Germain-des-Prés. Toute une époque.

Tout un mythe.

Le journaliste, encore jeune et naïve : « C'était une période assez extraordinaire, vous avez dû faire des rencontres formidables... » L'artiste, furibond : « Des rencontres formidables ? Et ta sœur ! » Ne jamais oublier que c'était bien beau de travailler pour la postérité mais que « Madame la misère » faisait les poches des futurs grands de la chanson et de la musique... Ferré, lui, n'a jamais oublié. Mentionne, quand même, Juliette Gréco (« Elle ne chantait pas encore, mais elle et une de ses copines faisaient figure d'égéries à Saint-Germain... »), Raymond Queneau (« très gentil »)...

Six ans à Saint-Germain. La réputation de Ferré, peu à peu, dépasse les frontières du Flore et de la taune locale. En 54, Bruno Coquatrix l'engage à l'Olympia, en vedette américaine de Joséphine Baker. Léo chante Graine d'ananas, Le Piano du pauvre, Merci mon Dieu, Monsieur William (signée Jean-Roger Caussimon), et ce Paris-Canaille qui va le faire aimer du grand public. La même année, à l'opéra de Monte-Carlo, il dirige sa Symphonie interrompue et La Chanson du mal-aimé d'Apollinaire qu'il a mis en musique. Un an plus tard, il revient à l'Olympia, en vedette cette fois. « Coquatrix [que j'appelais "qui de plus triste", c'était un mot, il ne l'était certes pas] m'a tiré des oublies. Après, je crois qu'il m'en a voulu d'avoir écrit une chanson sur le show-biz qui s'appelait La Mafia ; il ne m'a plus fait passer chez lui jusqu'en 72. Mais je le respecte. C'était un type qui faisait bien son métier. »

Les grandes années Ferré ont commencé. Léo l'anar noue avec le public une histoire d'amour qui dure encore. Auteur incroyablement fécond, il mène de front écriture de chansons, publication de livres, enregistrement de poètes... Pour le centième anniversaire de la parution des Fleurs du mal, il consacre un album à Baudelaire. « Je me souvenais avoir vu avec ma mère, à douze ans, un film dans lequel un baryton de l'Opéra-comique chantait L'invitation au voyage, sur une musique de Duparc. En préparant mon disque, je me suis rendu compte que Duparc avait coupé toute une strophe : " Des meubles luisants polis par les ans décoreraient notre chambre... J'ai mis le poème en musique, dans son entier, et je me suis dit : Léo, tu savales les meubles ! »

Cette version discographique et musicale des Fleurs du mal vaudra à Ferré un coup de téléphone de Breton. « Je lui ai dit de venir manger à la maison. On s'est bien entendus. S'est revus souvent. Il venait passer le week-end dans la maison que nous avions louée dans l'Eure. Je lui ai demandé une introduction pour Poète, vos papiers, un recueil que j'allais publier. Il a dit oui, aussitôt, et il est monté lire dans sa "censé rouge" comme il disait, sa chambre tapissée de rouge. Le lendemain, il faisait la gueule sur la pelouse, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il n'aimait pas les chiens et que j'avais deux saint-bernards... » Ca va, André ? " lui dis-je, et il me répond — tué ! — " Léo, en cas de mort, ne faites pas paraître ce livre ". Je n'ai jamais compris cette phrase. Finalement, je me suis introduit tout seul. Dans cette préface, j'écrivais notamment que l'écriture automatique ne faisait pas le talent... Il m'a téléphoné que j'étais un traître. Nous ne nous sommes revus qu'à l'enter-

rement de Benjamin Péret. Je crois que nous regrettons notre brouille autant l'un que l'autre, mais aucun n'a voulu faire le premier pas. »

A cette même époque, Ferré noue d'autres amitiés : c'est en 57 qu'il rencontre, dans un cabaret de la butte Montmartre, le pianiste Paul Costantini. « Popoul », l'aveugle aux doigts d'or, accompagnera Ferré jusqu'en 1973. Il sera de tous les voyages, de toutes les galères, de tous les triomphes. De tous les fous-rires et de tous les combats...

Au Vieux Colombier, en 61, Léo chante Comme à Ostende, une autre chanson de Caussimon, puis, à l'Alhambra, Thank you Satan. (Le même programme présente un numéro de singes dressés : Ferré se prend d'affection pour l'un d'eux, une petite guenon nommée Pépée, et l'adopte.) A l'ABC, en 62, il crée Mon Général, qui sera censurée. A Bobino, en 65, Ni Dieu ni Maître...

Vient l'année 68. En mai de cette année-là, Ferré est en répétition au Palais de la Mutualité à Paris ; à la sortie, il voit fleurir les drapeaux rouges et noirs, il entend les jeunes manifestants l'appeler, l'acclamer. Un peu de bonheur pour un homme cassé. En avril de cette année-là, Pépée a été tuée, et avec elle un amour de long-temps est mort pour toujours. Ferré n'en parle jamais. Ferré chante toujours Pépée.

Les enfants de 68 ont rejoint leurs parents dans le public de Léo. Grandes salles, tournées internationales... C'est lors d'un séjour au Canada que l'idée vient à Ferré et à son directeur artistique, Richard Marsan (celui-là même qui nous vaudra, en 73, une chanson majuscule, Richard : « Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles/A certaines heures pôles de la nuit/Près d'une machine à sous, avec des problèmes de mélancolie... »), de faire appel à un groupe pop. Il se rend à New York et y enregistre avec quelques musiciens locaux, dans le studio de l'un d'entre eux — qui s'appelle Jimi Hendrix. Hélas cette rencontre n'a jamais été immortalisée.

L'expérience sera poursuivie avec le groupe français Zoo, avec qui Ferré enregistre et se produit en concert. « A mon enterrement j'aurai des chevaux bleus/des dingues et des Pop aux sabots de guitare... » Ce sera une des dernières collaborations de Ferré avec des musiciens, un de ses derniers passages scéniques. Après Zoo et après Amour Anarchie, Ferré commencera à écrire lui-même ses arrangements — et finira par diriger lui-même l'orchestre.

Année 70, Amour Anarchie. Année 70, Ferré s'installe en Italie. Année 70, naissance de son fils. Là commence une autre histoire. « Je n'imprime plus de livres chez moi, c'est trop de travail. Je lis, un peu ; mes quatre compagnons de toujours, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Apollinaire ; le dictionnaire, parce que j'aime avant tout la langue... » Vendanges de chianti, cueillette d'olives, enfants qui grandissent. Concerts, avec piano et bandes magnétiques du Symphonie de Milan. Ferré a soixante-quatorze ans. Ferré a vingt ans. Ferré est un enfant, un éternel enfant, un éternel anar. Qu'on aime. Depuis toujours et pour toujours. Et basta.

ANNE-MARIE PAQUOTTE
Télérama 31 octobre 1990

Avec le temps, persiste la mémoire de Léo Ferré

DIX ANS déjà que Léo Ferré a tiré sa révérence, là-bas, dans son exil de Toscane, loin des défilés militaires et des bals popu. 14 juillet 1993, terreur du calendrier, dernière piroquette d'une révolution. En 1980, au « Tribunal des flagrants délits », Ferré, condamné à chanter, avait choisi un titre de Charles Trenet — l'Idole de ses vingt ans —, et sur un tempo très lent, d'une voix un peu éraillée, comme une sublime cérémonie des adieux, il avait réintégré Que reste-t-il de nos amours ? Aujourd'hui, se poser cette question c'est y répondre : une décennie n'a pas suffi à faire le deuil d'un irremplaçable talent. Avec le temps, rien ne s'en va, on n'oublie ni le visage du lion, ni l'inflexion de sa voix, ni, surtout, son œuvre multiforme : près de 300 chansons, des dizaines de poèmes et de textes en prose.

Plus encore que « le » géant de l'âge d'or de la chanson, qui, en un gros quart de siècle, apporta à notre culture — avec Brassens, Barbara, Béart, Gainsbourg, Brel, Aznavour, Nougaro... — au moins autant que tant d'arts dits majeurs, c'est l'authentique poète qui demeure. Léo le lion, Ferré fut ever, qu'on serait bien avisé de mettre à sa juste place, aux côtés d'Apollinaire et d'Aragon dans l'anthologie du siècle dernier et dans le sillage de la divine trilogie du précédent : Rimbaud, Verlaine et Baudelaire.

« LA POÉSIE EST UNE CLAMEUR »

En cinq noms, voilà justement le plus beau cadeau qu'a pu faire Ferré à ses frères humains : la mise en musique de quelques-uns des plus grands textes poétiques, extirpés de la somnolence des recueils par la magie de mélodies d'évidence : La Chanson du mal-aimé, Les Poètes de sept ans, Les Assis, La Beauté, L'Invitation au voyage, Est-ce ainsi que les hommes vivent ?, Elsa, Green, Art poétique, Ame te souvient-il ?... « La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique », soutenait Ferré (Préface). Aragon renchérit en proclamant : « Il faudra récrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause de Léo Ferré. »

Un poète, oui, d'abord, parce qu'initié à l'alchimie du verbe, gorgé de métaphores, ivre d'une profusion d'images, inventeur d'un style mêlant l'argot, le français, l'elliptique aux formulations les plus subtiles pour composer des textes d'un lyrisme frémissant, d'une ironie grincante ou d'une tarandante mélancolie, ce « désespoir qu'a pas les moyens ». Comme tous les vrais créateurs, c'est à partir de ses états d'âme et du matériau de sa vie que Ferré a perpétré, sans préméditation, une œuvre dont l'extrême « personnalité » est souvent cryptée.

A partir de son envol, en 1960, c'est le souffle même de son existence — illuminations, fêlures, tensions — que Ferré a le plus souvent donné à entendre sur des mélodies d'une diversité inouïe. Dans ses envolées les plus vibrantes, ses plaintes les plus amères, sa causticité la plus mordante, rien n'est gratuit. Et pour apprécier à leur juste splendeur La Mémoire et la Mer, Ça t'va, Pépée, Le Chien, Il n'y a plus rien ou même Avec le temps, il conviendrait de les relire aux soubresauts d'une vie d'artiste absolu, pétrée de passions, de révolutions, de contradictions. Ni saint ni saulard.

Un prophète, Ferré ? Sûrement pas ! Un visionnaire ? Faut voir. Il lui est arrivé de se tromper, de confondre les mauvaises fièvres du nihilisme avec les lumineuses pulsions libertaires, de pousser le soûloir que jusqu'à la grandiloquence, bref de commettre quelques fautes de goût, jamais de syntaxe. Mais un « voyant », c'est sûr. « Je vois le monde un peu comme on voit l'incroyable/L'incroyable c'est ça c'est ce qu'on ne voit pas/Des fleurs dans des crayons, Debussy sur le sable/A Saint-Aubin-sur-Mer que je ne connais pas... » (Tu ne dis jamais rien). D'où cette capacité à transmettre l'ordinaire du quotidien pour transmettre de l'émotion pure comme dans Avec le temps — l'un de ses

rares « tubes » avec La Vie d'artiste, Paris canaille, Jolie mère et C'est extra — qui, avec « les mots des pauvres gens », résume le sens tragique de la vie.

UNE « GRAINE D'ANANAR »

Ferré fut et reste aussi un type à part, une « graine d'ananas », principalement pour la génération de 68 qui fit vite son maître à chanter de cet « immense provocateur » n'ayant « Ni Dieu ni maître », sauf Arthur ou Ludwig. Avec quinze ans d'avance, le rebelle viscéral avait préfiguré l'insurrection de mai en dénonçant la torture en Algérie et la dictature de Franco, en présentant l'aliénation de La Vie moderne ou le décalage de la télé voyeuse.

En attendant que se lèvent d'autres « horribles travailleurs » ou d'autres « mecs » de libre parole, entre Rimbaud et Coluche, Prévert et Desproges, ce Ferré-là, dont l'engagement libertaire d'instinct — même s'il avait « appris » la solitude et la révolte chez les frères des écoles chrétiennes — fut souvent caricaturé, nous manque presque autant que le poète.

Dans ce bilan riche à pleurer, on aura garde d'oublier la musique, première et définitive passion de Léo. Parfait autodidacte, apprenant seul à se colleter avec l'harmonie, le contrepoint et la double croche — la

gigale se faisant fourmi pour noircir des portées —, Ferré n'en fut pas moins un compositeur d'une rare universalité — de la java à la valse lente, de l'oratorio à la pop (qu'il aimait au point de créer avec le groupe Zoo ses premiers monologues incandescents) — et eût même le bonheur, tardif, de diriger des orchestres symphoniques comme il en rêvait, enfant, sur les remparts de Monaco. C'est pour survivre qu'il se résigna à écrire des textes puis à galérer dans les cabarets de Saint-Germain-des-Prés, avant de conquérir les plus grandes salles, de Bobino au Palais des congrès, de la Mutualité à l'Opéra-Comique. C'est loin et c'est hier. On entend encore le rumeur complice des coulisses et les clameurs du public rappelant « l'Idole ». Et l'on mesure quel privilège ce fut de croiser celui qui fut l'ami de Soupault, de Breton, de Guimard et de quelques autres passants considérables et qui resta néanmoins le plus chaleureux et le moins poseur des « frangins d'a night ».

Robert Belleret

Le Monde 15 juillet 2003

VU

Ce que disait Léo Ferré

Il est près de 22 heures. On est là, effalé devant la « télé ». Tête vide, jambes lourdes, assommé par les questions tonitruantes de Pierre Bellemare à son expert en aviation, l'adorable M^e Beauvois. Un peu fatigué lui aussi : quatre semaines à décorifier des carlingues, c'est long. On est là en train de se demander pourquoi quand surgit, hirsute, débraillé, en chemise, — on dirait une veste de pyjama rayée — ce brigand de Léo Ferré. Tout rose, tout blanc, un naturel et en gros plan.

Il s'étale à l'écran comme on s'étire dans son lit. Il cligne un peu les yeux à la lumière des projecteurs. Il tâtonne à la recherche de sa première cigarette. Il grogne, il bougonne. Et autour de lui, de nous, tout se tait, toute se fige. On est là, tendu. On est là — impression curieuse — et on n'y est plus, on a cassé la vitre, on est tapi à l'ombre des caméras avec Jean-Pierre Chebrol, son interlocuteur, responsable de cette nouvelle émission « Marginal ». On est là à l'écoute, à l'affût

de Dieu sait quelle aigreur, quelle incongruité.

On a été servi : il a vraiment mis le paquet. Pas gêné pour deux sous, ravi, fier de lui. Il s'est amusé, ingénieux à nous choquer, à s'abriter, à se pavaner derrière, devant un c'est à prendre ou à laisser, je suis comme je suis, à la fois prudent et outrancier. « Je suis catastrophé », soupire, sincèrement navré, son copain, le confort, l'écrivain évenol. « Enfin, Léo, comment peux-tu dire des choses pareilles... »

Ce qu'il disait ? Rien de spécial, rien qu'on ne sache déjà. C'était la façon de le dire : dès l'âge de onze ans la conscience d'être à part, prédestiné, surdoué ; les chansons que l'on colporte, les interprètes que l'on sollicite, les Mouloudji, les Montand, sourds, aveugles à son immense talent ; la difficulté à percevoir, l'amertume des petits matins de débina, l'ivresse des grands soirs de triomphe. Mars 68. Le 22 ? Non, le 28. La rupture avec Madeleine, les retrouvailles avec le Paris des

barricades. Et à présent la solitude du chanteur de fond, multipliant les récitals, les tournées, amassant de l'argent pour ses enfants. Mon fils, tu seras notaire, affirmait autrui lors du bourgeois. Et lui, poète d'aujourd'hui : mon fils, tu seras millionnaire. Les amis ? Connait pas. On naît, on meurt seul, entre-temps on fait des connaissances. La chaude complicité des répétitions à l'orchestre avec ses musiciens ? Allons donc ! S'ils sont là c'est pour bouffer : s'ils sont bons, c'est parce qu'ils les nourrit de son génie. Elles est loin la valse de l'amitié jadis dédiée à son pianiste aveugle.

Mais lui est formidablement présent. Batailleur impénitent, spécialiste de l'étalage à la sauvette, il a le culot, et candide et canaille de qui, sans se moquer vraiment de l'opinion, la nargue volontiers, agacé de ses réticences à l'accepter tel qu'il est, médiocre et génial, courageux et couard, tout blanc et tout noir. Depuis ses jours, les heures et les humeurs.

CLAUDE SARRAUTE.
Le Monde 29 octobre 1975

Le Monde 18-19 juillet 1993

Léo le lion

Léo le lion s'est couché en silence, dans la douceur toscane, comme apaisé après tant de fécondes colères.

Mais tout de même, mourir un 14 juillet, pour un vieil anar magnifique, n'est-ce pas un signe cohérent du destin, un bras d'honneur cadencé à tous les défilés ? Léo Ferré a passé sa vie à s'indigner avec génie, à lutter à coups de chansons, ces armes qui ne font pas de blessés mais des souvenirs, contre les lois, contre les cons, contre la mort. Combat inégal ? Pas si sûr.

A force de tutoyer les poètes, il s'en était fait des potes, des compagnons de douleur et de mystère. Je suis des vôtres, camarades, buvons un vers, rimons-en mille ! D'autant que lui avait la voix pour dire les mots qui flambaient et qui caressent, il savait les mélodies qui lui libèrent et les étreignent, il pouvait parler des chiens mieux qu'humains et du sexe des femmes, des révoltes espérées et de Paris-Canaille.

Longtemps il porta, velours noir, écharpe rouge, l'uniforme seyant de l'anarchie non violente,

celle qui exalte et qui inspire. Comme d'autres offrent des bijoux à celles qu'ils admirent, il donnait à ses interprètes, Catherine Sauvage, Juliette Gréco, « jolies mères », des refrains qui étaient des joyaux. A la fois lyrique et populaire, érotique et visionnaire, il formait avec Brel et Brassens un irremplaçable brelan d'as. Qui ne les a connus, concurrents parfois « pour parler de rien et d'amitié », ne peut imaginer combien c'était beau, le talent attablé devant un verre de bière...

Impétueux, tempétueux

Et Léo soudain s'échevelle. Il ne se suffit plus de lui-même, il se sent pousser des ailes de géant, des voilures de bateau ivre, des chansons de mal-aimé. Impétueux, tempétueux, il met ses « collègues » en musique dans une fervante profusion. Pour les chanter, pour les enregistrer, il lui faut les chœurs de la chapelle Sixtine, des orchestres symphoniques à foison. On est alors saisi de tendre nostalgie, on revoit le

jeune homme fiévreux amarré à son piano, qui avec une sublime simplicité nous perçoit le cœur pour toujours : « Mets ton habit scaphandrier, descends dans le cœur de ma blonde... », « L'île Saint-Louis en ayant marré d'être au milieu de la Cité... »

Mais le vent tourne à la sérénité et Léo Ferré s'éloigne, s'enracine et bourgeoine. Une compagnie qui l'apprivoise, trois enfants, l'Italie, son vin, sa terre. De ses mains il fait des livres, les imprime, les relie. Il est patriarcale, paysan, éditeur, artisan. De temps en temps, il revient, il chante, et la jeunesse est au rendez-vous, fidèle, qui l'ovationne. Il secoue sa crinière, blanche maintenant. Il pleure parfois, de fierté et de joie. Car Léo, c'est comme ça, n'a jamais eu honte des larmes.

Seulement voilà, « avec le temps, va, tout s'en va ». Léo Ferré vogue peut-être désormais « vers l'aube claire des grandes », ou mieux encore, sans Dieu ni maître, vers le paradis trévis privé des poètes et des chiens.

DANIÈLE HEYMANN

